



NOTICE
SUR LA VIE ET LES ŒUVRES
d'ACHILLE GAMON
ET DE
CHRISTOPHLE DE GAMON
d'Annonay en Vivarais (1)



Nous venons de voir le citoyen, étudions maintenant l'homme. Par quelles vertus, par quels travers s'était-il acquis ou aliéné les sympathies de ceux qui furent en relations avec lui ? Quels étaient ses goûts et ses habitudes ? Une lecture attentive de ses ouvrages et ce qu'on sait de sa vie permettent de répondre à ces questions avec des chances suffisantes de vraisemblance.

Nous nous figurons l'auteur de la *Semaine* comme devenu d'assez bonne heure mélancolique, avec une pointe de misanthropie, par suite de déceptions de tous genres qui sont le lot commun des mortels, mais qui ont une plus grande influence sur ceux qui se croient particulièrement éprouvés. Impressionnable comme un poète, Christophle devait s'exagérer les maux auxquels il était en butte. En rapprochant ses plaintes des éloges qu'il s'adresse parfois à lui-même, et où l'on peut voir que l'humilité n'était pas plus alors qu'aujourd'hui

(1) Voir la *Revue lyonnaise*, t. IX, pp. 24, 96, 179, 258 et 333.

la qualité dominante des poètes et des artistes, on reconnaît qu'il a dû donner une large prise à la jalousie. Les opinions politiques, manifestées dans les *Pescheries*, et qui ne devaient pas être du goût de tout le monde, font supposer qu'il est allé, plus d'une fois, au moins dans sa jeunesse, au devant d'inimitiés qui pourraient bien ensuite l'avoir poursuivi sans relâche. La distinction de son talent et l'indépendance de son caractère complètent l'explication de ses malheurs. Ce sont là des torts qu'on ne pardonne pas aisément, surtout dans les petites villes, à moins qu'ils ne soient compensés par de rares défauts ou par une modestie encore plus rare.

Plus tard, sans doute, le caractère et les idées de Christophe subirent les modifications que le temps et l'expérience apportent toujours avec eux, et qui sont encore plus marquées chez les personnes les mieux douées. Il se fit une idée plus juste de la nature humaine. Il cessa de lui demander les perfections qu'elle ne peut avoir, et reconnut que le mélange de vices et de vertus, qui en forme en quelque sorte l'essence et le caractère distinctif, est la conséquence de la liberté que le Créateur lui a donnée.

L'expérience et la réflexion le rendirent indulgent pour l'humaine faiblesse. Comme il était très versé dans l'étude des anciens, le spectacle disparate que lui offrait la société de son temps dut lui rappeler cette parole de Platon : « Quand je regarde au fond de mon âme, je ne sais si j'y aperçois un monstre sauvage, plus hideux que le serpent Python, ou un animal doux et bienfaisant participant de la nature de la divinité. » Il comprit que l'indulgence est une des premières vertus chrétiennes, en méditant la sublime parole du Christ : « Que celui d'entre vous qui est sans péché jette la première pierre à cette femme ! » Il reconnut que, si le chrétien doit haïr le crime, il n'a pas le droit de détester le coupable. La religion et la philosophie élevèrent enfin son âme dans cette région sereine où l'on ne ressent plus qu'à demi les orages de la terre, et où les perspectives d'un céleste avenir, répondant à toutes les aspirations de l'âme immortelle, rendent insensibles à ceux qu'on ne peut éviter.

Cette gradation dans les idées et les sentiments du poète n'est pas de pure imagination. La lecture de ses ouvrages la marque en

caractères visibles. Les *Pescheries* sont une œuvre de jeunesse. On y sent, à côté d'aspirations généreuses, une grande inexpérience de la vie et une intelligence incomplète de ce que nous appellerions volontiers l'ordonnance morale de la création. Les mêmes qualités et les mêmes défauts se retrouvent dans la première partie du *Jardinnet de poésie*. La seconde marque un réveil du sentiment religieux qui, venant se greffer sur le fonds philosophique de l'esprit de Christophle, devait donner des fruits substantiels. La publication de la *Semaine* confirma toutes les espérances que les amis du poète avaient pu concevoir. Ce poème dénote, non seulement une vaste érudition, mais encore un vif sentiment de l'œuvre de la création et de la sagesse du Créateur et, ce qui est plus remarquable pour l'époque et chez un homme aussi profondément religieux que Christophle, l'idée du droit de la libre recherche scientifique que Bacon n'avait pas encore formulée dans le *Novum organum* et que Descartes ne devait introduire que trente ans plus tard dans le domaine philosophique.

Gamon avait pressenti le dogme moderne du progrès, qui se base sur l'indépendance de la pensée chez l'individu. Les deux préfaces de son principal ouvrage montrent que, tout en admirant les grands esprits de son temps et des temps antérieurs, il ne reconnaissait à aucun le droit de lui imposer ses propres idées. *Amicus Plato sed magis amica veritas*. Voici comment notre poète exprime cette pensée dans la préface de la dernière édition de la *Semaine* (1615) :

« L'autorité d'aucun n'esclave si fort mon jugement qu'ez choses philosophiques, il despende du tout du bon plaisir de ceux qui nous ont precedez. Les yeux de nostre intellect ne pourront jamais voir à clair la beauté naïve de la vérité, s'ils se laissent esblouyr par l'humaine splendeur d'autruy; ny nos pieds atteindre ceux qui courent dans la lice, s'ils s'amusement à se poser sur les vestiges des autres, au lieu de tendre courageusement au bout de la course. C'est pourquoy j'ay voulu prendre plustost le droit que le grand chemin, et estant plus obligé de parfournir mon voyage que de suivre les destours de ceux qui vont devant, me suffist que, sans me pouvoir égarer, qu'au-

tant que je veux, je me rende aussi tost qu'eux à l'hôtellerie. Si les flottes de nos mariniers eussent toujours suivi la route des vieux, les pointes de Calpe et d'Abila borneraient encore nos plus longues navigations, et les grandes et riches provinces de l'Amérique seroient incognües à nos vaisseaux... »

Les lignes qui suivent, quoique tendant spécialement à démontrer que du Bartas, quelque grand qu'il fût, n'était pas infallible, font voir que Gamon comprenait, dès cette époque, ce que beaucoup de gens ne paraissent pas encore bien comprendre aujourd'hui, savoir, qu'aucune autorité humaine ne peut enchaîner la libre recherche scientifique et que, si la tradition est respectable, personne n'est cependant obligé de lui sacrifier ses propres convictions.

« Je ne saurois, » dit notre poète, « accuser d'impudence ceux qui meus, ou de l'autorité de l'écriture sainte, ou du jugement de la raison, ou du tesmoignage de l'expérience, se reculent d'un doigt des traces de nos devanciers. Je seroys non seulement absurde, mais impie, partant indigne des escoles chrétiennes, et ferois un tort manifeste à la Majesté divine, à la nature humaine, au bien public. Car l'autorité de Dieu ne doit estre postposée à celle des Ethniques, l'intellect de l'homme despouillé de la liberté que Dieu luy a donnée à la recherche du vray, ni la société commune enveloppée en un labyrinthe d'erreurs. Ce seroit préférer celui dont le propre est de faillir et trespucher à celuy qui ne peut estre trompeur ny trompé, asservir la liberté naturelle sous un joug estranger et clore à la République le droit chemin de la vérité. »

Une chose qui mérite d'être notée dans ce langage, c'est la confiance avec laquelle l'auteur met sous le patronage de Dieu lui-même, la « liberté naturelle » de l'esprit humain, « la liberté de la recherche du vray ; » c'est aussi la profonde conviction que l'autorité de l'écriture sainte, le jugement de la raison et le témoignage de l'expérience ne peuvent donner de résultats contradictoires et doivent

également rendre gloire à Dieu. Gamon protestait ainsi contre les absurdes appréhensions de ceux qui voyaient dans les doctrines scientifiques de Copernic et de Galilée un outrage et un danger pour la Révélation. Ce trait seul montre combien il était en avance sur l'immense majorité de ses contemporains, car le plus sûr *criterium* peut-être de l'élévation de l'esprit chez les individus, comme des progrès de la civilisation chez un peuple, se trouve dans l'idée qu'ils se font de la divinité. L'histoire, mais surtout les récits des voyageurs, nous semblent de nature à ne laisser aucun doute sur ce point.

La préface de la première édition de la *Semaine* contient aussi quelques lignes caractéristiques des tendances novatrices du poète. Après avoir dit qu'il n'a pas voulu s'amuser à relever dans du Bartas les fautes légères, comme les « rimes qui détournent du vray accent et y abondent d'un défaut naturel de bonne et françoise prononciation, » il ajoute : « J'ay voulu passer plus avant, laisser cette surpeau et venir jusqu'à la moüelle. C'est à la vraye doctrine des choses créées, dont il ne faut penser l'enseignement estre inutile. Car l'erreur en la connoissance de créatures engendre une erreur en la connoissance du Créateur. Icy, comme il est loizible à chascun, je propoze mes opinions. Voire sans intention quelconque de me façonner quelque guirlande des rongneures du chapeau trionfal de celui que j'honore autant que tous ceux qui s'en sauroyent stomaquer, et que mon devoir et ses lauriers m'y obligent..... La nouveauté fait souvent voir des choses avec desdain, que le temps fait recevoir avec applaudissement. Et le rozier qui, commençant à pousser, nous recule par l'aspreté de ses branches, nous atire bien puis après par la douceur de ses fleurs..... »

Gamon termine son plaidoyer par une phrase que devraient méditer tous ceux qui s'adonnent aux travaux de l'esprit, et spécialement ceux que leurs goûts ou les vicissitudes de la fortune ont jetés dans la carrière des lettres.

« Pour ceux, » dit-il, « qui jauniront d'envie en la candeur de mon entreprise, et, sollicitez de leur passion, se montreront suspects, je ne veux qu'en appeler au Temps et à la Raison, juges compétents

et définitifs de nos actions. Cependant, quoy qu'ils facent, je jouiray par provizion, de toutes mes prétentions, qui gisent au seul contentement que j'ay d'avoir si hardiment exécuté mon dessein et si doucement trompé une partie de mon loizir. »

Ce qui veut dire que l'homme de lettres, le savant et l'artiste, se trompent lourdement et vont pour l'ordinaire au-devant de cruelles déceptions, s'ils poursuivent, comme but principal de leurs travaux, la gloire, la fortune ou les honneurs, qui sont le lot d'une infime exception, et non le contentement intérieur que la sagesse divine a mis à la portée de tous.

*
* *

L'étude et les champs bénéficièrent des mécomptes que Christophle trouva du côté des hommes. Le passage suivant de la *Semaine* (chant III^e) peut être considéré comme un tableau fidèle de ses habitudes d'isolement et de ses goûts champêtres :

Que puissay-je toujours, content de ma fortune,
Loin des flottans hazards du muable Neptune,
Loin des bruits citadins, loin, bien loin de la Cour,
Misérable splendeur, des flatteurs le séjour,
Loin de l'ambition et loin de l'avarice,
La rouille des vertus, la racine du vice,
Savourer l'heur des champs, non pour suivre la train
De tes ignobles Roys rayant le champ romain,
Car ce suant labeur, quoy que ta Muse en chante,
(Bartas) est du péché la peine renaissante.
Le champ, sans cet arret sur nos crimes donné,
Eust prodigué ses dons, sans estre éguillonné,
Toujours, toujours la plaine eust fourni de pasture,
L'herbe de lict molet, les vapeurs de vesture,
Les prez eussent toujours, de fleurs camelotez,
Rempli le nez d'odeurs, rempli l'œil de beautez,

Et n'eut-on veu des vents l'haleine estre ennuyeuse,
 Nul animal nuisant, nulle herbe venimeuse.
 Mais plus heureux puissai-je, exempt de tout esmois,
 Ore aller soubs l'obscur des crespines d'un bois,
 Ore ez cimes d'un mont, ore au fond des valées,
 Ore ez bruyants contours des rives reculées,
 Et vous suivant mes sœurs, mes muses, mes amours,
 Après de vous couler le reste de mes jours !

Après une digression sur les plaisirs de la chasse, le poète termine par ces réflexions philosophiques :

Que si, fuyant le soin des affaires publiques,
 Je ne fay sous mes lois trembler les républiques,
 Si d'un drap tissu d'or je ne charge mon corps,
 Mon âme de dessein, mes coffres de trésors,
 J'useray le cours brief de ma tranquille vie
 Sans reproche, sans peur, sans péril, sans envie,
 Libre, ou si quelque chose esclave mes bonheurs,
 Douces sœurs, ce seront vos charmeuses douceurs,
 Riche, ou si de ses biens la fortune m'est chiche,
 Si vivray-je content, et content seray riche.

Un autre passage de la *Semaine* (chant V^e) nous montre le caractère élevé des préoccupations du poète. En combattant les erreurs répandues parmi ses contemporains, il se rappelle qu'il a souvent erré lui-même, et que sa Muse a contribué à propager bien des erreurs sur « les troupeaux des enfants de la mer » et sur « les peuples ramants ez campagnes de l'air ; » mais, ajoute-t-il :

Mais son œil qui plus meur darde un ray plus ardent,
 Va d'un plus ferme aspect la clarté regardant.
 Tant que l'aigle est jeunet, chevauchant les nuages,
 Il tourne fois à fois ses yeux vers les ombrages !
 Mais quand l'âge plus ferme a renforcé ses yeux,
 Fixé il va contemplant le soleil radieux.
 Ainsi mon esprit ore à la clarté s'attache,
 Content, pour toute gloire, au moins qu'un jour on sçache
 Combien mieux vaut le vray que l'esprit afronteur
 Et combien un Gamon rechercha la candeur.

Gamon avait un brillant modèle; à l'autre extrémité du Vivarais, dans cet amour de la vérité et de la vie champêtre. Olivier de Serres avait publié, en 1600, le *Théâtre d'agriculture*. Cet ouvrage immortel dut être une des lectures favorites de Christophle, et nous sommes convaincus qu'il contribua au progrès si notable de fond et de forme que marque la *Semaine* sur ses précédentes poésies. Il nous semble impossible que le jeune poète vivarais ne soit pas allé saluer au Pradel l'illustre philosophe agriculteur, d'autant que les sympathies religieuses et politiques, non moins que la conformité des goûts et des sentiments, ne pouvaient que rendre cette visite aussi agréable pour l'un que pour l'autre. Il est à remarquer que c'est aux époques les plus troublées que les esprits supérieurs se rejettent de plus en plus dans la vie des champs. Les crimes et les folies des hommes leur font chercher un refuge et une consolation dans le commerce de la nature. C'est ainsi qu'Olivier de Serres trouva le loisir, malgré le bruit des armes qui retentit si souvent autour du Pradel, d'élever ce vaste et majestueux monument qu'on pourrait appeler la bible de l'agriculteur. Les poésies de Christophle de Gamon, et aussi celles du conventionnel Gamon, qui avait vu de si près les scènes sanglantes de la Révolution, et n'y avait échappé lui-même que par miracle (1), portent cette même empreinte très accentuée du dégoût des hommes et de l'amour de la nature.

Christophle de Gamon passa probablement une partie de sa vie à la campagne, dans une des propriétés que son père avait laissées, aussi estimé de quelques rares amis que méconnu ou même calomnié d'un grand nombre de ses concitoyens; vivant beaucoup plus dans le commerce de la nature et des livres que dans celui des hommes; réalisant graduellement, dans ces favorables conditions, ce perfectionnement de soi-même que le frottement social met à de si rudes

(1) Joseph Gamon était inscrit sur la liste des Girondins qui furent décrétés d'accusation le 2 octobre 1793. Il dut à un hasard providentiel de trouver les portes de la Convention déjà fermées, en arrivant à la séance, et de n'être pas arrêté ce jour-là avec ses malheureux collègues.

épreuves ; apprenant où est le véritable bonheur en ce monde et où il n'est pas ; pénétrant le secret de la destinée humaine qui est, non pas la jouissance, mais le travail et la recherche ; reconnaissant enfin que le poète, le penseur et le savant sont payés d'avance par les joies de l'inspiration ou de la découverte, et qu'ils sont justement déçus s'ils cherchent ailleurs que dans la satisfaction intérieure la récompense de leurs travaux.

A. MAZON.

(*A suivre.*)

